

Jean-Yves Fredriksen

Vol au-dessus de l'Himalaya




Guérin
éditions Paulsen

*Toutes les aquarelles du livre sont de la main de Michel Fredriksen.
Frère de l'auteur, il est éleveur de chèvres à Saulxures-sur-Moselotte,
dans les Vosges. Lorsqu'il ne fabrique pas les délicieux fromages
qu'il vend sur les marchés, il dessine et joue de l'harmonica.*

© Éditions Paulsen, 2018

Collection Guérin – Chamonix – guerin.editionspaulsen.com

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Jean-Yves Fredriksen

Vol au-dessus de l'Himalaya



Guérin
éditions Paulsen

Préface

L'oiseau migrateur

Par Jean-Louis Étienne

Le premier mot qui m'est venu à l'esprit quand j'ai découvert l'extraordinaire voyage de Jean-Yves Fredriksen, c'est l'envie. J'ai envié la vue en surplomb sur la chaîne himalayenne qu'il a survolée. J'ai envié la légèreté et l'élégance de ce vol magnifique. Par son talent et son audace, Jean-Yves est devenu un oiseau des montagnes.

Je ne suis pas, comme lui, un être volant, mais j'ai eu la chance de connaître l'intensité du vol silencieux au gré du vent. Je sais qu'il conduit à des moments de plénitude.

C'était en 2010. Vingt-quatre ans après avoir bravé le chaos de la banquise pour gagner le pôle Nord en solitaire, j'avais eu envie de survoler cette immensité. En avril, des vents favorables devaient permettre de traverser l'océan glacial Arctique en ballon, du Spitzberg à l'Alaska en passant par le pôle Nord. J'ai passé un an à apprendre à piloter. En ballon, c'est le vent qui décide, on est condamné à le suivre. La seule chose qu'on peut faire, c'est monter ou descendre à la recherche des flux aériens favorables. Pour suivre mon cap vers l'Alaska, je devais voler très bas, à 300 mètres d'altitude. J'étais le plus souvent sous les nuages et je me suis retrouvé sans électricité, batteries déchargées, car ma seule énergie venait des panneaux solaires.

Le pilote automatique qui envoie régulièrement un coup de chauffe dans le ballon à hélium pour maintenir l'altitude ne fonctionnait plus. Je devais piloter à la main et ne pouvais plus dormir. Il fallait à tout prix que je vole jusqu'à la terre ferme pour enfin me poser. Privé de sommeil, j'entendais des cris d'oiseaux imaginaires. Je me suis senti envahi par une peur enfantine : quand on est en l'air, on risque de tomber. Dans le silence total de l'océan Glacial, j'ai connu l'angoisse. Et au bout de l'angoisse, le sommeil, le rêve réalisé, la plénitude.

Le voyage de Jean-Yves à travers l'Himalaya a réveillé ces souvenirs de l'aventure la plus intense que j'aie vécue. Et le désir : dominer le paysage comme un oiseau, ne plus dépendre que du vent, s'élever vers le cosmos, l'esprit là-haut. Ailleurs.

Ce formidable sentiment de liberté que j'ai effleuré, il me semble le retrouver chez lui. Jean-Yves s'est jeté dans le ciel avec son parapente pour se laisser porter vers l'est, jusqu'au bout de l'Himalaya. Autonome, il a composé avec le vent, les sommets et les vallées. Avec grâce et élégance, il a choisi sa route comme un oiseau migrateur.

Il est parti seul, pour quatre mois. J'ai connu ces amarres qu'on largue, ces engagements longs, ces interminables face-à-face avec soi, riches d'enseignements. Ce sont des temps de retraite qu'il est rare de pouvoir s'offrir dans la vie d'aujourd'hui. En 1986, quand j'ai atteint le pôle Nord seul, il n'y avait pas de moyens de communication, pas de GPS, pas d'Iridium. C'était une rencontre intime dans un monde sans répit, un choix engagé, le risque assumé du non-retour. Cette rupture avec la vie connue et les habitudes, Jean-Yves l'a acceptée en croisant les vallées de l'Himalaya. Il est arrivé du ciel dans des villages inconnus et s'est confié à l'émotion des rencontres. Il les a vécues en parlant sa langue : la musique. Au bivouac, sa solitude était habitée par son violon.

À l'âge où la montagne emplissait ma vie, je suis monté un jour au pied de la face nord des Grandes Jorasses. Le Linceul, raide, austère, m'impressionnait. C'était un été très chaud et les pierres dévalaient dangereusement, nous avons fait demi-tour. Jean-Yves a descendu cette pente à ski ; je sais ce que ça représente d'audace, de maîtrise, de talent. Il a aussi ouvert des voies dans la face ouest des Drus et dans la face nord du Cervin. Il est de la trempe des grands, les Terray, les Bonatti pour qui la montagne était aussi la voie d'un accomplissement personnel. Dans son voyage, Jean-Yves a montré qu'il avait la capacité à faire face à l'imprévu, à l'impossibilité de s'en sortir. Son endurance me rappelle celle de Doug Scott descendant du sommet de l'Ogre sur ses genoux brisés.

Jean-Yves est un montagnard doublé d'un artiste qui vagabonde comme les oiseaux. Il vole avec ses ressources, se pose pour se refaire, repart vers le but qu'il s'est fixé. Avec la liberté et l'élégance d'un oiseau migrateur.

Laissez-vous embarquer dans le ciel de l'Himalaya, c'est une lecture très inspirante.

Jean-Louis Étienne

Prologue

Laetitia ne parle pas. Elle sait. La voiture serpente dans notre belle vallée verdoyante. Martha et Wendy sont fidèles à elles-mêmes. Adolescentes, elles expriment tout ce qui leur passe par la tête, les bons et les mauvais souvenirs, leur joie ou leur subite colère, leurs projets. Ce 19 août, la route qui traverse les villages de la vallée d'Abondance leur rappelle la rentrée des classes toute proche. Avant mon départ, nous nous sommes accordé une semaine de vacances dans le Dévoluy. Isolés dans notre bulle familiale, nous avons essayé de savourer chaque seconde ensemble. Malgré mon mauvais caractère et une tension latente liée à mon voyage, nous avons vécu les moments de complicité forts que nous étions venus chercher. Pendant les six mois de préparation administrative et logistique de mon projet insensé, j'ai pris du temps, pour mes filles, pour me convaincre de ne pas être un lâche, un égoïste, pour ne jamais regretter d'avoir commis l'irréparable. Cela ne suffira jamais.

Le quai de la gare d'Aigle est vide. Les autres n'existent pas. Seuls nous quatre comptons. Nous nous forçons à sourire. Les dents grincent. Les larmes sont prêtes à jaillir. Le train qui va m'arracher à ceux que j'aime le plus au monde et m'emmener vers mon destin arrive en gare. Nous nous embrassons une énième fois. Wendy laisse de nouveau

éclater impulsivement sa tristesse. Elle pleure et s'est blottie contre les jambes de sa maman. Martha et moi avons tenu bon jusque-là. Je le dois, c'est mon choix, mon rêve. Seule Laetitia reste digne. Elle encaisse, depuis notre première rencontre il y a vingt-cinq ans, ma passion dévorante de la montagne. Elle assume son rôle de maman à vie avec un chéri volatil. Lui ai-je bien laissé le choix ? Elle m'a toujours vu partir dans des projets d'envergure, seul ou avec mes potes Mimouse, Martial ou Sam. S'est-elle habituée ? M'aime-t-elle encore passionnément ?

Elle sait que cette fois, c'est plus long, plus fou avec beaucoup trop d'aléas. J'ai peur que son silence ne cache une rancœur dévastatrice.

Je suis maintenant assis dans mon wagon, la gorge nouée. De l'autre côté de la vitre, Martha éclate en sanglots. Wendy est en transe. Le train se met en mouvement. C'en est trop pour moi. Je détourne le regard, serre plus fort encore les dents. Mes trois amours disparaissent enfin de ma vue. Sauvé par l'accélération du train, je peux chialer en paix tous mes doutes accumulés ces six derniers mois.

Je n'ai jamais eu autant la boule au ventre lors d'un départ. Laetitia est à des années-lumière de la réalité de mon projet. J'ai su faire croire à mes parents, mes amis et mes partenaires que cette traversée intégrale de l'Himalaya était administrativement bien organisée. De ce point de vue, c'est Bagdad, Kaboul et Beyrouth réunis ! Je sais que je vais enfreindre les lois, les frontières et mes limites physiques et mentales. Je pars déterminé, mais avec la profonde conviction que ça se terminera forcément mal. Comment pourrait-il en être autrement ?

Voilà trois années que ce grand projet me trotte dans la tête. Après avoir traversé l'Himalaya indien en 2013, puis le Karakoram pakistanais en 2014, j'ai acquis la conviction que la traversée

complète de la chaîne himalayenne en parapente bivouac était techniquement réalisable.

Quelque 4 000 kilomètres de glaciers, de pics acérés et inexplorés, de gorges profondes, de prairies, de villages et de peuples accueillants séparent le premier 4 000, en Ouzbékistan, du dernier, en Birmanie. Comment ne pas rêver de l'aventure la plus totale sur le fil de la plus massive chaîne de montagnes de notre planète ? Une aventure à travers dix pays parfois en guerre, pratiquant des religions différentes, dont le seul point commun est d'être placés sur l'épine dorsale de notre Terre. Comment ne pas imaginer un voyage à la rencontre de tous ces peuples qui vivent, rient et souffrent au pied d'une même crête de montagne ?

Voilà trois années que je noue des contacts et des amitiés dans différents pays afin de contourner l'interdiction de voyager seul et en parapente ; six mois que je réunis les visas des quatre premiers pays traversés sur un passeport que j'ai déclaré volé afin d'en posséder un deuxième exemplaire, caché dans le double-fond de ma boîte à électronique, que je sortirai lorsque les choses tourneront mal.

Administrativement, j'aurai le droit d'être présent dans tous les pays traversés sauf l'Afghanistan. J'ai prévu de partir de l'ouest du Tadjikistan, de sortir illégalement de ce pays et enfin de traverser encore plus illégalement les 30 kilomètres du corridor du Wakhan afghan pour entrer clandestinement au Pakistan. Au poste-frontière de Sost, le neveu d'un ami haut fonctionnaire à Islamabad devrait en principe régulariser ma situation. Ensuite, je serai en terrain connu, je pourrai traverser le Pakistan d'ouest en est, contourner le Cachemire militarisé et entrer en Inde par l'unique poste-frontière pakistano-indien à Wagha, près de Lahore. Après la traversée de l'Himalaya indien, j'espère rejoindre ma petite famille au Népal pour

un break de deux semaines pendant les vacances de la Toussaint, dans deux mois.

Ensuite, il y aura... c'est flou, c'est fou... Aurai-je l'énergie de poursuivre à travers le Sikkim ? Obtiendrai-je les autorisations pour voler à travers le Bhoutan et l'Arunachal Pradesh, basculer côté birman, puis finir là-bas, tout là-bas, au-delà d'un sommet glaciaire de 5 600 mètres dont j'ignorais l'existence il y a trois ans – l'Akaborazi, point culminant du Myanmar et point d'orgue de mon projet démentiel ?

Voilà pourquoi je chiale dans le train pendant qu'il file trop vite vers l'aéroport de Genève-Cointrin !

J'ai peur de faire une énorme bêtise mais j'ai tellement envie d'aller voir toutes les montagnes de l'Himalaya, de boire le thé et de jouer un air de violon à chaque belle rencontre.

Je suis convaincu qu'il n'y a que des gens gentils dans ces montagnes que j'adore, même si les guerres qui déchirent certains de ces pays sont bien réelles, et leurs morts aussi.

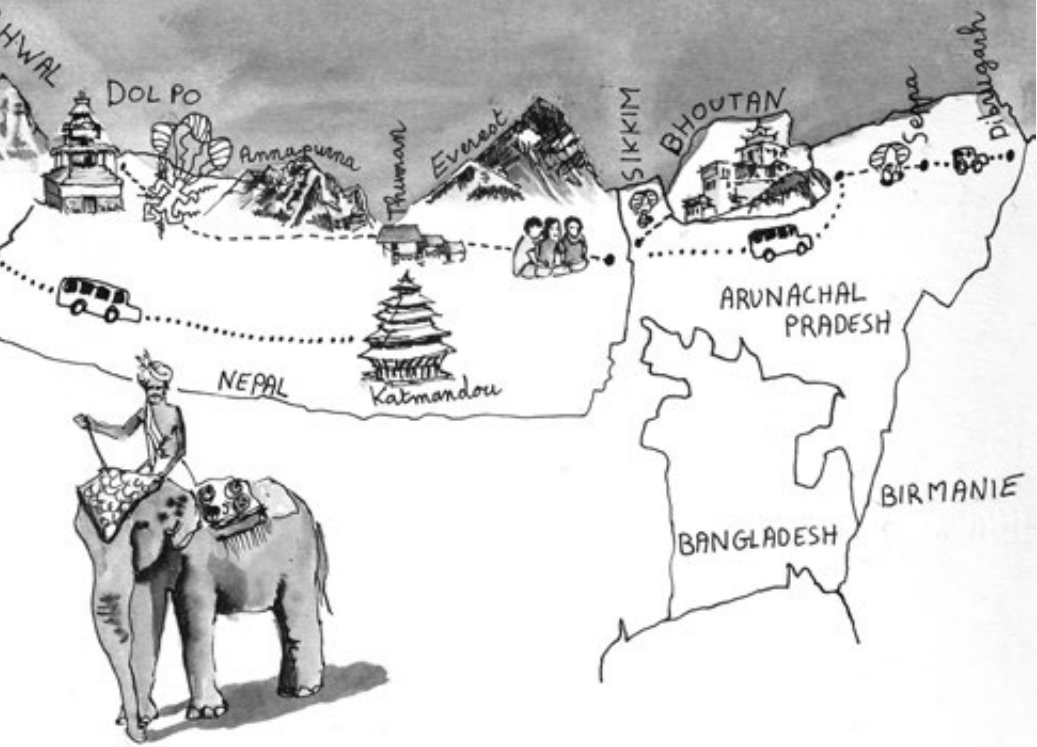
Je veux me prouver que tout va bien dans le meilleur des mondes, que l'accueil des peuples de montagne est plus fort que la haine d'une poignée d'extrémistes. Mon mode de transport et mon violon font de moi une sorte de saltimbanque inoffensif mais quand je vole, qui suis-je ?

J'ai songé à imprimer un énorme « peace and love » sur mon parapente mais c'était trop anglophone et l'image qui me transformait en messie pacifique à travers les religions était trop forte pour mon ego. Je pars donc avec les logos discrets de mes quatre partenaires les plus dévoués : ceux de l'école de mes filles, Sainte-Croix des Neiges (sans aucune provocation à l'encontre de mes amis musulmans, hindouistes, bouddhistes ou protestants), et du

restaurant *La Table d'Angèle*, la chèvre de l'exploitation de mon frère, la vache de *L'Écho de la vallée* d'Abondance. Une chèvre, une vache, un symbole religieux et un restaurant dessinés sur mon parapente, cela correspond bien à mon esprit amateur exacerbé, à mon rapport à la nature et aux hommes.



*Itinéraire parcouru
par l'auteur lors de sa
traversée de l'Himalaya.*



HWAL

DOL PO

Annapurna

Bhawan

Everest

SIKKIM

BHOUTAN

Sepa

Dibangarsh

NEPAL

Katmandou

ARUNACHAL PRADESH

BANGLADESH

BIRMANIE

PAMIR

J'ai atterri au milieu de la nuit à Douchanbé, la capitale tadjike. Les touristes qui débarquaient se comptaient sur les doigts de la main. À 5 heures du matin, un taxi nous a conduits tous ensemble dans la seule auberge de jeunesse de la ville. Les rues étaient désertes. Je me suis écroulé sur le matelas d'un grand dortoir avec rien d'autre que du vide dans la tête.

20 août

Courte nuit. J'ai peu dormi mais je n'ai pas l'intention de m'éterniser ici. Ma tête a besoin de s'évader dans les montagnes pour trouver du sens à ce départ chaotique. Je sors changer de l'argent dans un hôtel cinq étoiles, de l'autre côté d'un large boulevard désert. Une BMW noire, vitres teintées, passe en trombe et traverse un rond-point sans ralentir. Les pneus crissent, le moteur hurle. Le chauffard disparaît. Les passants n'y ont même pas prêté attention. Rallye urbain ? Non, une R9 grise déglinguée passe tranquillement. Trafiquant d'armes ou de drogue, diplomate intouchable dans cette ex-République démocratique au passé soviétique lugubre ? Je traverse songeur vers l'hôtel de luxe. Après une fouille au portail d'entrée et un second *check* au tourniquet, un dernier contrôle d'identité au

guichet de change finit de me déstabiliser. Je file vers le centre-ville. Avec 2 000 somonis en poche, soit environ 200 euros, j'ai assez d'argent pour passer deux jours ici et m'approvisionner pour deux semaines dans les montagnes.

Sur le marché, j'adopte mon attitude curieuse des coutumes et des mœurs locales. C'est le seul moyen de comprendre rapidement comment aborder les gens dans ce pays que je ne connais pas. En 1998, une expédition d'alpinisme avec des amis vosgiens m'avait conduit dans deux pays voisins, le Kirghizistan et le Kazakhstan. Je me souviens avoir trouvé la région très pauvre et les gens des campagnes inaccessibles. Mon mal-être venait sans doute d'un manque d'expérience des voyages et de mon seuil d'acceptation de la pauvreté. Je flâne un bon moment dans les halles couvertes et dans les ruelles, le temps de faire le point sur les produits disponibles. Si l'aérologie me le permet, je peux traverser le pays en une semaine à peine avant de rejoindre la frontière afghane, à 500 kilomètres. De là, je compte prendre encore une bonne semaine pour traverser le corridor du Wakhan à son point le plus étroit et rejoindre le Pakistan au poste de douane de Sost, où un contact m'attend. Là seulement, je pourrai me ravitailler sérieusement.

Quinze jours d'autonomie complète m'attendent : autant de provisions à porter sur mon dos quand je devrai monter à la recherche d'un décollage. Je commence par chercher deux litres de carburant pour mon réchaud et je découvre que presque personne ne parle anglais. Mes interlocuteurs sont surpris que je ne parle ni le tadjik, ni le russe, les deux langues du pays. Je passe mon temps à sortir mon mini lexique tadjik et me projette déjà dans les impossibles discussions avec les bergers lors de rencontres dans les montagnes. Autre problème : l'essence ne s'achète visiblement qu'aux pompes

officielles. Aucune trace de ces petites échoppes où l'on trouve de tout, où un type sympa est prêt à rendre service pour quelques billets. Je doute que ce pays soit comme ses voisins de l'Himalaya.

Bredouille pour l'essence, j'enchaîne sur mes achats des bases de survie alimentaire : sucre en vrac, thé en vrac, riz en vrac, sel, épices, bouillons cubes. Après vingt-cinq années d'expéditions, je connais mon corps et ses besoins dans l'effort. Tant que j'ai du sucre, du sel et un féculent à mélanger à de l'eau, je peux avancer. J'ai appris à connaître les goûts et les saveurs qui m'aident à apprécier ce type d'alimentation. Ce sont les petits plus. Je demande à l'aimable vendeur avec lequel je sympathise de me choisir 200 grammes de son meilleur thé. Il plonge sa louche dans l'un de ses énormes sacs de 200 litres. Le thé est épais, les feuilles sont hachées grossièrement. Le sac de 200 grammes est plus volumineux que prévu. Je laisse le vendeur m'entraîner vers les épices. C'est exactement ce que j'attendais. Le marché central de Douchanbé m'aide à sonder l'honnêteté et la gentillesse des Tadjiks des classes moyennes. Après le départ douloureux d'hier, j'ai besoin de me rassurer, vite. Je choisis un kilo de riz haut de gamme et un petit assortiment de curry, poivre, cumin et paprika. Mon épicier me fait goûter une boulette sèche de fromage de brebis. La boulette de la taille d'un litchi donne soif instantanément mais son parfum agrémentera merveilleusement le riz nature. Je prends une bonne vingtaine de ces « roubichous » en pensant à la scène mythique du *Père Noël est une ordure*. Les prix me semblent honnêtes, semblables à ceux pratiqués pour les locaux. Je ne sens pas l'arnaque mais une envie sincère de partage. Je complète mes achats alimentaires par quelques extras indispensables : sandales compactes et légères, carré de bâche plastique pour la pluie, allumettes, papier journal pour sécher les

chaussures, huile d'olive, fruits secs. Puis je quitte mes nouveaux amis d'un jour. En projetant de quitter le pays illégalement par la voie des airs, je sais que je ne pourrai jamais y remettre les pieds. À la sortie du marché, un marchand de bonbons me tend les bras. Un choix impressionnant de bonbons et de biscuits multicolores est exposé derrière la vitrine. Je passe une bonne demi-heure à choisir un kilo des plus appétissants mais aussi des plus solides pour le paquetage et les atterrissages.

Je marche ensuite une bonne demi-heure vers l'est de la ville en questionnant les passants pour trouver une pompe à essence. Je me dégourdis les jambes, je travaille mes formules de politesse en tadjik, je m'imprègne de la courtoisie populaire, des écritures, signalisations et publicités en cyrillique. Qu'il fait bon marcher, qu'il fait bon commencer une grande aventure ! Mon ventre gargouille. En rentrant à la guesthouse, je passerai à la petite épicerie du coin pour acheter quatre œufs, du beurre, des pâtes, du fromage, du lard si j'en trouve : tout ce que j'adore et que je ne remangerai pas d'ici longtemps. Je me ferai péter le ventre, puis je taperai une cigarette à un Israélien ou un motard polonais en escale ici, on la fumera ensemble dans le jardin de l'auberge et je serai fin prêt pour partir demain matin dans les montagnes, juste au nord de la ville.

22 août

Un gigantesque embouteillage bloque l'entrée du tunnel d'Anzob, deux heures au nord de Douchanbé. Le tunnel de cinq kilomètres est à double sens, sans échappatoire et la circulation semble entièrement bloquée.

L'air dans les courts tunnels qui précèdent le principal était déjà irrespirable, pourtant les automobilistes et camionneurs locaux n'y

prêtent pas attention. Ils patientent sagement, moteurs allumés. Tout semble normal. Je suis content de sauter de mon minibus et de quitter cet axe principal. Lorsque j'étudiais les images satellites sur Google Earth l'hiver dernier à la maison, j'avais imaginé m'arrêter quelques kilomètres plus tôt, pour partir des premières collines à l'extrême sud-ouest de l'Himalaya.

En remontant la profonde vallée depuis la capitale, j'ai remarqué plusieurs hôtels et restaurants plus ou moins luxueux proposant la baignade dans de belles piscines, ou dans le torrent turquoise qui a creusé la vallée. Plus loin, une immense propriété est apparue, un bâtiment en verre dépassant largement des arbres du parc. J'apprends que c'est l'une des résidences de campagne d'Emomali Rahmon, le président de la République démocratique du Tadjikistan. Un palais démesuré, brillant et vide, érigé à la gloire de l'homme qui règne sur le pays depuis l'éclatement de l'URSS, il y a vingt-cinq ans. J'ai remarqué hier que son portrait était placardé dans les commerces de Douchanbé. Chaque épicerie, chaque restaurant, chaque échoppe affiche le visage de ce personnage que j'imagine comme un dictateur tortionnaire, une sorte de Staline Ceausescu à la poigne de fer. Les hauteurs du palais doivent être truffées de miradors et de soldats armés jusqu'aux dents. Je n'aimerais pas avoir affaire à Emomali ou à sa garde rapprochée. L'envie de démarrer mon aventure aux abords de l'une des demeures présidentielles m'est vite passée.

Mon plan B s'est imposé de lui-même. Je quitte mon bus et la file de véhicules au départ d'une route en terre. D'après ma carte au 1/200 000 achetée au Vieux Campeur, cette piste abandonnée depuis la construction du tunnel mène au village de Namozgoh, 15 kilomètres plus loin, puis au col Anzob, à 3 400 mètres d'altitude. De petits glaciers fleurissent sur les versants nord des plus hauts

sommets, aux environs de 4 500 mètres : ce sont les premiers de l'immense chaîne de l'Himalaya.

J'approche de ce point de départ dont je rêve depuis six mois, pourtant je ne ressens pas la même excitation que lors de mes précédentes traversées himalayennes en vol bivouac. Je me sens terriblement seul et petit. Mon énorme sac à dos, posé dans la poussière, croule sous le matériel de parapente, d'alpinisme, de bivouac, de vidéo, et mon violon. Ai-je vraiment envie de passer quatre mois tout seul, de jouer dans les airs sans jamais pouvoir partager une soirée avec mon pote Gaby comme dans les Alpes ?

Un minibus vient me sortir de mes pensées. Il quitte l'embouteillage du tunnel et se dirige vers moi. À peine ai-je levé la main qu'il s'arrête. Le passager à côté du chauffeur baisse sa vitre avec un large sourire surpris. Les autres me regardent impassibles. Je comprends que personne dans le bus ne pipe un mot d'anglais. Avec de grosses moustaches au milieu de sa bonne bouille, mon interlocuteur ne semble pas comprendre pourquoi je souhaite me rendre à Namozgoh, dernier village avant la mine de charbon du fond de la vallée. Le point de départ de mon odyssée est à l'écart des circuits touristiques. Tous les globe-trotters rencontrés dans la capitale suivaient plus ou moins la route de la soie qui traverse le pays d'ouest en est, de Samarkand, capitale de l'Ouzbékistan, à Kashgar, dans la province chinoise du Xinjiang. Aucun trek organisé ne s'aventure dans cette chaîne de montagnes sauvages qui prolonge le Pamir Alaï kirghize.

J'insiste pour monter dans le van. Pendant qu'on me fait une place à l'avant, je tasse mon sac à dos avec les passagers à l'arrière, entre deux femmes voilées d'un certain âge et un jeune homme. Tout mon équipement a été soigneusement rangé à l'intérieur du

compartiment principal de ce sac de 120 litres. J'ai condamné ce volume d'un triple nœud copieusement serré sur le cordon de fermeture. Comme à mon habitude, j'ai laissé traîner quelques friandises et une boîte d'allumettes dans les poches à zip supérieure et latérales. C'est vicieux mais ce sont des appâts lorsque je dois utiliser les transports en commun, juste pour voir. La fermeture éclair pour ouvrir le fond du sac a été condamnée avec du fil de fer. En avant l'aventure ! Le chemin cabossé longe le flanc de la montagne. De larges prairies vertes tapissent les deux côtés de la rivière. De grands peupliers délimitent les parcelles. Quelques bâtisses inoccupées en terre ou en ciment apparaissent ici ou là. Les adultes sont affairés aux foins. De petits cumulus flottent dans un large ciel bleu.

J'ai sous les yeux mes deux photocopies recto verso avec les formules indispensables pour se débrouiller et sympathiser en tadjik. *Salom alek* (bonjour) et *spassiba* (merci en russe) permettent de lancer la discussion. Mais dès que je tente de donner mon nom, mon âge, de parler de mon village ou de poser une question sur la route, le monsieur à moustaches me regarde comme si je lui faisais un striptease à jeun. Ses yeux s'agrandissent et cessent de cligner. J'arrive tout de même à apprendre qu'il s'appelle Komil, qu'il habite Namozgoh, travaille à Douchanbé et rentre chaque jour au village. De mon côté, je ne m'étais pas sur le parapente. Je me présente comme un touriste qui souhaite visiter ce village de montagne et s'intéresse aux cultures locales. Après une bonne grimpe, le petit bus noir plonge dans une courte descente sur le village en contrebas. Nous nous garons devant une petite épicerie sur la place centrale, le seul commerce de la bourgade. Des vieux discutent sur un banc. Des enfants jouent au foot.



REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier spécialement et dans le désordre :

Mes parents pour m'avoir transmis les chromosomes du masochisme sportif ; Philippe Mengin pour m'avoir accompagné dans ma passion pour la montagne quand je cherchais mon chemin ; Pierre Argaud pour m'avoir fait découvrir et aimer la vallée d'Abondance ; Gaby pour m'avoir appris le vol thermique ; mon frère Michou pour ses aquarelles d'un autre monde ; mon papa pour m'avoir bricolé un violon presque incassable ; Nicolas Alliot qui monte un film de « ouf » de cette aventure ; Charlie Buffet pour m'avoir harcelé pendant une année pour que j'écrive ce livre et pour son aide inestimable dans le travail de correction ; Didine et sa vache de *L'Écho de la vallée* ; Olivier Ducret de la plomberie du Val et l'entreprise Mannfor qui m'ont soutenu financièrement alors que je ne m'y attendais pas du tout ; le tournedos Rossini de *l'Hôtel de l'Abbaye* pour m'avoir fait rêver pendant quatre mois ; la commune d'Abondance ; Tof et sa chérie de *La Table d'Angèle* pour leur talent et leur générosité ; Laetitia Paris, traductrice, pour sa gentillesse naturelle ; Anthony Creteur et l'entreprise Syride qui un beau jour m'ont ouvert leur

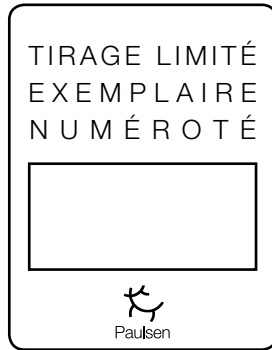
porte avec le sourire ; Denis Maire et toute l'équipe de l'école de parapente Cumulus pour leur bonté et tous leurs bons conseils ; Richard Collomb Patton et toute l'équipe de Scott-sports France ; l'entreprise Petzl même s'ils m'ont viré depuis ; les cours de pilotage de Maxence ; Christophe et Macha qui m'ont sauvé la vie plus d'une fois ; Jean-Pascal et Isabelle de Val Garage pour mon réchaud multi-combustibles et surtout pour avoir trouvé une voiture à Laetitia le lendemain de mon retour et m'avoir évité de me faire lourder directement ; Éric Roussel et toute l'équipe de Flying Neo pour le don de leur fauteuil volant capable de traverser l'Himalaya sans le moindre problème de dos ; Lionel Léandri-Vandoeuvre et l'école Sainte-Croix des Neiges d'Abondance pour leur ouverture d'esprit et leur énorme soutien ; Ishaq Ali et son agence « North Pakistan Tours, Treks and Expeditions », ainsi que Lakpa, Chimi, Kandoo et Nima de « Sherpa and Swiss Adventure » ; Jean Robert, Pascal ainsi que tout le Rotary Club Thonon Léman ; François le parapentiste belge que je n'ai jamais rencontré ; la banque Belfius ; Mickael et Dominique de l'entreprise Niviuk sans qui je serais encore là-bas à marcher ; Karine la gardienne du refuge de la Tourche ; Yohan de l'école « Ski Academy » ; Jacqueline et Didier de Bouvets Sports ; Daniel Cettour ; Éric mon ex-beauf, Pierrox, Fifi, Stef, Gavin, des copains du ski qui ne voulaient pas me laisser partir sans m'avoir donné un coup de pouce ; tous ceux qui ont acheté l'aquarelle-carte postale de Michou ; et bien sûr tous les amis du Tadjikistan, du Pakistan, d'Himachal Pradesh et d'Uttarakhand, du Népal, du Sikkim et d'Arunachal Pradesh sans qui cette aventure n'aurait pas été humaine.

Enfin, je tiens à remercier Wendy et son chat Knacki, Martha et Laetitia pour me supporter et m'avoir donné une seconde chance !

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
Prologue	11
Chapitre 1 Pamir.....	19
Chapitre 2 Karakoram.....	79
Chapitre 3 Garhwal.....	113
Chapitre 4 Langtang.....	159
Chapitre 5 Dolpo.....	175
Chapitre 6 Au cœur de l'Himalaya	209
Chapitre 7 Au bout du voyage.....	265
Chapitre 8 La Chavache	277
Épilogue À la bonne hauteur.....	281
Remerciements	283

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en août 2018
Dépôt légal : septembre 2018
ISBN : 978-2-35221-272-0

Jean-Yves Fredriksen

Vol au-dessus de l'Himalaya

Préface de Jean-Louis Étienne

Un jour d'été, Jean-Yves Fredriksen monte à pied vers un sommet du Tadjikistan, à l'ouest de l'Himalaya. Son sac de 50 kilos contient tout le matériel pour voler le long de la plus longue chaîne de montagnes du monde : parapente, vivres, tente, duvet, réchaud... Et un violon pour adoucir les soirées solitaires et faciliter les rencontres.

Volant jusqu'à plus de 6 000 mètres dans des conditions souvent extrêmes, l'auteur a réussi un exploit inédit : la première traversée de l'Himalaya en vol bivouac et en autonomie. Il en rapporte le récit intimiste d'un voyage solitaire et solidaire, avec ses joies, ses rencontres, ses accidents, et ses moments de doute.

Jean-Yves Fredriksen est guide de haute montagne et parapentiste. *Vol au-dessus de l'Himalaya* est son premier livre – la preuve que l'aventure authentique existe encore.

25,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com